

0cm
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

L'ŒUVRE

DE

RAYMOND LA FAGE

DESSINATEUR ET GRAVEUR

PAR LE COMTE HENRI BEGOUEN

A L'OCCASION DE L'EXPOSITION

ORGANISÉE

AU MUSEE DES TOULOUSAINS DE TOULOUSE

LE 26 AVRIL 1925



AUX EDITIONS DE L'AUTA

6, RUE SAINT-JEAN TOULOUSE

MCMXXV



Resp Pjpl B0253

Raimond La Fage

1656 (?) — 1684 (?)

CONFERENCE FAITE AUX TOULOUSAINS DE TOULOUSE

LE 29 NOVEMBRE 1924.

PAR

le Comte BEGOUEN

Nous savons très peu de chose de précis sur la vie de Raimond La Fage : quelques anecdotes plus ou moins légendaires, quelques traces de son passage, à des dates incertaines, à Toulouse, à Paris, en Hollande, à Rome, une réputation de viveur et de débauché, et c'est tout. Mais nous avons heureusement quelque chose de plus important et de plus précieux : ses œuvres. Et celles-ci ont une telle valeur artistique, que nous pouvons bien nous passer de tout le reste. Il était des nôtres puisqu'il est né à Saint-Etienne-de-Vionan, commune de l'Isle-d'Albi — cela a été établi de façon certaine par M. Rossignol. Mais qu'importe que ce soit en 1650, 1654 ou 1656 comme le prétendent ses différents biographes. Laissons également à ceux-ci le soin de décider du lieu et de la date de sa mort, à Lyon ou à Paris en 1684 ou 1690. Nous ne voulons nous occuper que de l'artiste et non de l'homme et si certaines particularités de la vie d'un artiste nous aident souvent à mieux comprendre son œuvre, nous en savons assez sur La Fage pour que cette connaissance vienne appuyer et soutenir notre jugement.

Malgré quelques déboires provenant de son genre de vie et de son caractère, La Fage a eu dès ses débuts d'importants succès et joui d'une grande réputation. S'il n'a pas su mieux tirer parti des circonstances, c'est parce que, foncièrement bohème, il ne semble avoir eu d'autre ambition que de s'assurer les moyens de faire la noce dans les tavernes et les mauvais lieux. Rien n'indique qu'il ait eu des visées artistiques bien élevées. Un rire strident eut, je crois, encore élargi sa bouche dans sa face camuse, si on lui avait parlé de la philosophie de l'Art (avec un A majuscule). C'était là sans doute le moindre de ses soucis. Je suis persuadé même qu'il n'eût pas compris. Il dessinait, parce qu'il avait ce don inné. Il était vraiment un fils de la nature. Il avait l'imagination vive et naturellement créatrice. Il sentait en lui une force instinctive qui le poussait à donner un corps à ce qu'il pensait, à ce qu'il voyait en dedans de lui, car son imagination, comme sa mémoire étaient es-

sentiellement visuelles. Il lui fallait matérialiser, en la reproduisant, l'image qui un instant s'était présentée à son cerveau, mais il le faisait sans réfléchir, sans rechercher ou appliquer telle règle esthétique, car il n'était pas esthète pour deux sous. Malgré le charme qu'ils renferment, on le voit au premier coup d'œil jeté sur ses dessins. Une anecdote qu'on raconte lors de ses débuts illustre cette opinion. Il est allé voir Rivalz qui, pour se rendre compte de ses talents d'improvisateur, lui demande de dessiner Josué arrêtant le soleil. En quelques instants La Fage esquisse la scène pleine de vie et de mouvement, mais Rivalz lui fait remarquer une faute de composition : le personnage principal est relégué dans un coin. — Qu'à cela ne tienne, dit La Fage, il colle un bout de papier, fait un raccord et le dessin est alors conforme aux règles de la composition que La Fage ignore. Mais il ne tardera pas à les connaître et à en pénétrer la raison d'être artistique car lorsqu'il sera en pleine possession de son talent, il aura au contraire une conception excellente et toute moderne des sujets. Mais il reste toujours un impulsif, un prime-sautier et c'est pourquoi ses esquisses, ses croquis sont supérieurs à ses grandes compositions.

On peut en effet classer en plusieurs catégories les œuvres de La Fage. Il y a ses grandes compositions historiques, comme celles qui auraient dû être peintes sur les murs du Capitole (1). Il en existe un album gravé par Ertinger, et neuf des originaux sont au Musée de Toulouse (2), le dixième au Louvre (3). Notons encore la Fondation d'Ancyre, la perte des Philistins, le Déluge, etc. Nous serons sévères pour ces dessins. Nous les jugerons d'un mot, ils sont ennuyeux. Mariette qui cependant admirait La Fage en a dit : « Ces dessins sont froids et languissants, on n'y trouve aucune intelligence. » Ils nous rappellent les œuvres glacées de l'école de David, c'est conventionnel. Ces grands sujets historiques ne parlaient pas à son imagination. Ces Tectosages, Théodoric, Littorius,

(1) voir l'étude de Roschach. La galerie de peinture de l'hôtel de ville de Toulouse dans les *Mémoires de l'Académie des Sc. Ins. et B. L. de Toulouse*. 1889. p. 23. Il cite les paroles de M. de Lafage, chef du consistoire dans la séance du 20 septembre 1683 : « Il a passé en la ville un dessinateur nommé Lafage, aussi habile audit art qu'on en puisse trouver, par lequel on fait faire les dessins des 10 tableaux moyennant la somme de

qu'est-ce que c'étaient que ces bonshommes ? — Des gens à cuirasses, à casques, des pompiers aurait dit avec dédain quelque rapin de l'atelier de Delacroix. Et je serais assez tenté de prêter à La Fage la mentalité d'un artiste romantique. Mais si poncives que soient ces compositions elles sont admirablement dessinées. C'est là une caractéristique de La Fage : il semble qu'il ne pouvait pas mal dessiner. S'il, y a parfois dans ses esquisses des parties un peu lâchées, si les mains et les pieds par exemple ont des allures un peu bizarres, si ses ombres à l'encre de Chine semblent de ci de là plaquées au hasard, ces négligences ont l'air voulu. Elles sont en tous cas secondaires, n'étant parfois qu'un effet de la rapidité d'exécution, et nous ne les retrouverons jamais dans ses œuvres achevées. Dans un croquis la hardiesse est un charme de plus et l'on peut dire que jamais ce charme n'a été porté à un degré supérieur à celui qu'a atteint La Fage. Mais en même temps quelle assurance et quelle vérité, car la ligne est d'une façon générale exacte et précise et les corps sont rendus avec une souplesse, une force, un naturel, une science anatomique extraordinaires. On peut dire qu'il avait le corps humain avec tous ses muscles, complètement dans l'œil et la main. Il est difficile d'imaginer une étude anatomique plus poussée que le dessin conservé au Louvre représentant Ulysse

330 livres, lesquels dessins sont beaux qu'on ne peut assez les admirer, et bien des gens en donneraient 100 livres d'avantage.» Ces cartons n'ont jamais été exécutés. La plupart des sujets qu'y sont représentés furent peints pour la décoration du Capitole par Jouvenet, Coypel le fils, Bon Boulogne, Jean Pierre et Antoine Rivalz. Ces peintres se sont plus au moins inspirés des dessins de La Fage, ainsi qu'on peut s'en rendre compte au musée où ces tableaux ont été transportés de l'Hotel de Ville en l'an II, et dont quelques uns sont exposés, comme la fondation de la ville d'Ancyre par A. Rivals.

(2) voir leur description détaillée dans l'Inventaire général des richesses d'art de la France-Provence-Tome VIII. Musée de Toulouse. p. 213 et s.

(3) ce dessin est décrit dans l'Inventaire général des dessins du Musée du Louvre Tome VII. p. 60 de la façon suivante. N° 5407. Le Pape Gregoire IX donnant la croix à des guerriers après un sermon à Spolète « en réalité il représente d'après le texte de la gravure d'Ertinger :

« Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse qui s'était engagé le premier dans la guerre sainte contre les infideles, recoit du Pape Urbain II la casaque des croisades. »

se faisant attacher au mat de son vaisseau pour résister au chant des sirènes, et que dira de ses esquisses de la chute des anges rebelles? Il a le talent de grouper harmonieusement ses personnages et si nombreux qu'ils soient, ils sont à leur place sans amener de confusion; ils représentent des foules et non des cohues. « Personne, dit Chenevières, n'a mieux compris le mouvement calme de l'antique ».

Mais si admirable que soit cette science du dessin dans les grandes pages historiques de La Fage, elle ne parvient pas à les animer et à les rendre agréables.

Je placerai dans un second groupe les sujets religieux. Si étrange que cela puisse paraître d'après la réputation qu'il a et qu'il semble bien avoir méritée, La Fage a traité un assez grand nombre de sujets religieux et il l'a toujours fait d'une façon plus que respectueuse, pleine de componction semble-t-il et de piété. Il y a d'abord les scènes bibliques, quelques-unes sont de grande allure. On dirait qu'il a subi l'influence de Michel Ange pour ses Moïses, au profil de bouc, mais qu'importe. Il eut pu plus mal choisir son inspirateur. En tous cas on ne saurait mieux représenter, dans *l'Apparition de Dieu à Moïse*, l'écrasement de l'homme en présence de la Majesté divine. Si le *Veau d'Or* est conventionnel, le *Serpent d'Aïrain* et la *Verge d'Aaron* ont de la grandeur, de l'animation et du naturel. Je citerai également la série de la Genèse éditée par Jeremias Wolff, d'Augsbourg, rare et peu connue. Les scènes de la vie de Tobie sont charmantes. Mais j'aime surtout dans cette catégorie ses œuvres nettement religieuses. Il a fait des madones qui, comme grâce et pureté, valent les plus douces de l'École italienne. Son couronnement de la Vierge est tout simplement exquis. Sa lapidation de Saint Etienne rappelle le tableau de Jules Romain avec plus d'ampleur et de mouvement. Quant à sa chute des Anges rebelles, qui fit l'admiration des Italiens, elle peut soutenir la comparaison avec les meilleurs dessins de Jules Romain, d'Annibal Carrache et même de Michel Ange. Chenevières va jusqu'à dire qu'il a « la conviction que bon nombre des dessins de La Fage, malgré les caractères bien connus de sa plume et de son crayon, courent aujourd'hui les cartons des collectionneurs ou même ont été gravés sous les noms de ces Michel Ange et de ces Carraches, des-

quels ses contemporains stupéfiés le rapprochèrent avec une telle persistance et une parfaite bonne foi. » Les croquis de cette chute des Anges qui sont au Louvre (au nombre de six) expliquent ce jugement.

Je ne connais *Jésus et la Samaritaine* que par la gravure qu'en a donnée Charles de la Haye et cet artiste, excellent d'ailleurs, qui a reproduit surtout les pièces religieuses de La Fage, en a interprété les dessins, en ne tenant pas assez compte des différents plans. Ses hachures sont de même force, qu'il s'agisse du sujet au premier plan, ou des lointains. La Fage, au contraire, varie à l'infini l'épaisseur de ses *traits* la graduant, afin d'obtenir des reculs suffisants. Certains de ses lointains sont comme estompés, tellement les lignes en sont fines et délicates. Charles de la Haye n'a pas cette maîtrise, il en résulte que tous les *traits* papillotent également devant les yeux, l'air ne circule pas entre les personnages (1). Ceci dit, je reviens à *Jésus et la Samaritaine*. Quelle simplicité et en même temps quelle autorité dans le geste de Jésus et quoique la Samaritaine soit représentée de dos et en profil perdu on se rend compte de ses sentiments. Toute la série de l'Évangile mérite les mêmes éloges. Tout y est digne, pondéré, majestueux avec grâce, souvent émouvant et même, plein de foi, on dirait, et je crois que c'est vrai que La Fage a dessiné ces scènes en laissant parler son cœur.

Cela a l'air d'un paradoxe, mais rapportons-nous au temps où vivait La Fage et tâchons de comprendre sa psychologie et celle de son milieu. Alors la religion entourait, imprégnait en quelque sorte la vie des hommes. A l'Isle-d'Albi le petit La Fage avait dû plus ou moins être enfant de chœur. Il connaissait à fond la Bible et l'Évangile. A Rome comme à Toulouse il a dû fréquenter les églises. Je suppose qu'il devait être comme ces pénitents blancs de Toulouse qui se recrutaient dans la classe de la société qui était la sienne et sur la vie desquels les procès-verbaux de la confrérie nous donnent de curieux renseignements. Leur piété ne les mettait pas à l'abri de quelques excès. Nous en voyons de sermons, punis ou même radiés pour avoir souillé leurs cagoules avec leurs boissons

(1) Voici ce qu'en dit Mariette (Abecedario. T. III p. 40) « Je ne sais qui

ou leurs conséquences. Après quoi ils se frappaient la poitrine, récitait des prières, et ayant fait pénitence voyaient leurs punitions levées jusqu'à la prochaine fois. Et de nos jours Verlaine, dont on ne peut mettre en doute la sincérité, n'a-t-il pas donné un exemple semblable ?

Pour expier ses fautes, et Dieu sait si elles devaient être nombreuses, La Fage dessinait de douces Vierges, pleines de pudeur et de foi. Puis ayant ainsi, sans aucune hypocrisie, payé son tribut à la religion, La Fage se laissait aller à son tempérament quelque peu excessif et cela nous a valu cette admirable série de croquis et de dessins mythologiques, où il se montre vraiment lui-même, plein de fougue et d'entrain.

Nous avons vu que dans les compositions historiques il avait dû par trop refréner ses *passions* et qu'il y manquait par conséquent l'inspiration, ce je ne sais quoi qui donne la *vie* à une œuvre artistique. Dans les dessins religieux, un élément spirituel supérieur, tout en l'obligeant à discipliner ses qualités, leur permettait de se développer. Il y avait contrainte cependant, mais lorsque celle-ci étant brisée, il pouvait donner libre cours à son tempérament, à son exubérance de sève, il atteint un degré de perfection que bien peu d'artistes ont égalé. Il est par excellence le peintre des forces de la *nature* humaine dans toute leur vigueur, dans toute leur joie de *vivre*, sans frein, presque sans retenue.

Il se meut en pleine mythologie, non parmi les Jupiter, les Apollon, les grands dieux de l'Olympe toujours un peu cérémonieux, mais parmi les dieux et les déesses faciles et aimables, les Bacchus, les Vénus, les Priapes et les Pans. On dirait qu'il aime surtout à fréquenter leurs suites folâtres, les *Dryades*, les Bacchantes, les Satyres et les Tritons. Il croit être encore

...au temps où les *nymphes* lascives
Ondoyaient au soleil, parmi les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire, agaçaient sur les rives
Les Faunes indolents, couchés dans les roseaux.

était ce de La Haye, mais je trouve qu'il n'a pas mal rendu les dessins de La Fage, Il serait seulement à souhaiter que sa pointe fut moins égale et que ses fonds fussent plus dégradés.»

Avec quelle verve et quel esprit il nous entraîne dans les sarabandes et les farandoles de ces couples joyeux ayant parfois laissé, comme lui d'ailleurs, leur raison au fond d'une coupe de vin. On ne peut pas dire cependant qu'il soit vicieux; si libres que soient sa plume et son crayon il n'arrive pas jusqu'à l'obscénité. Il laissera à son disciple Boitard le soin d'illustrer l'Arétin. De pareils travaux ne le tentent pas. Son exhubérance, si elle n'est pas toujours de bon ton, si elle est même parfois assaisonnée de gros sel, et par trop grossière, n'est cependant qu'une exagération des forces de la vie, et si leste qu'elle soit, elle est drôle et spirituelle. Tout cela nous incite à une certaine indulgence.

Je crois d'ailleurs que La Fage a été victime de sa mauvaise réputation et il ne faut pas exagérer le nombre de ses œuvres trop libres. Elles sont en petit nombre comparées à la longue série de ses dessins mythologiques. Citons-en quelques-uns parmi les plus connus, la gravure les ayant répandus dans le public.

Voici la série des huit scènes représentant *des jeux de nymphes et de satyres*. Il l'avait gravée lui-même à Rome en petit format avant que Van der Bruggen les ait fait agrandir par Ertinger. Ces dessins lestes parfois, mais spirituels sont, avec ceux dont je vais parler, les plus caractéristiques de la manière de La Fage.

Les frises représentant les triomphes des déesses Flore, Pomone, Amphitrite (1), etc., sont au nombre de seize, toutes pleines d'élégance et de variété. Ces cortèges presque symétriques auraient pu facilement être monotones. La Fage a su donner à chacun son originalité propre et par certains détails charmants et parfois inattendus en faire des pièces exquises. C'est dans cette même catégorie que je rangerai la collection des projets d'éventails, tous parfaitement con-

(1) J'ai dit naguère à la Société d'archéologie, les avatars de ces dessins gravés par deux artistes différents, Vermeulen et Gerard Audran. Ce dernier a cru devoir couvrir d'écharpes et de voiles la nudité jugée trop absolue de certains personnages, et j'avais dit que cela ne devait pas être conforme aux originaux de La Fage. Ceux-ci sont conservés à Marseille au Palais de Longchamp et M. Mesplé, qui les y a vus, m'a dit que les personnages étaient nus comme dans les gravures de Vermeulen.

venables, qui sont au Musée du Louvre. Ils montrent la souplesse du talent de La Fage en nous le faisant voir, lui l'artiste puissant des foules et des académies comme un précurseur aimable et fantaisiste de Boucher et de Tiepolo. Ces amours potelés et folâtres, moissonnant, vannant le blé, vendangeant et pressant le vin nous semblent du dix-huitième siècle. Et dans le lointain d'une de ces grisailles, une maison languedocienne avec son pigeonnier et son toit de tuiles en pente douce, nous paraît comme la marque du terroir apposée par notre artiste pour affirmer son origine méridionale.

On a reproché à La Fage de n'avoir été qu'un dessinateur, de n'avoir jamais peint. J'avoue que ce reproche me laisse froid et que je n'approuve guère cette classification en grands et moindres artistes selon la superficie sur laquelle ils ont manifesté leur talent. Un croquis de La Fage renferme plus d'art que telle toile immense d'un mauvais barbouilleur. Cependant à en croire Dupuy-Du Grez il aurait fait « en divers endroits des ouvrages en clair obscur avec « la pierre noire sur des murailles et de grande ordonnance, sur-
« passant ce qu'il faisait sur le papier et sur le velin. » Ces grisailles sont malheureusement perdues.

J'ai déjà dit que sa réputation fut très grande dès son vivant. Nous avons sur ce sujet des témoignages décisifs. Il fit sensation à Rome, où cependant on était, alors surtout, au centre de la vie artistique. On essaya, mais en vain, de l'y retenir. Il revint en France et Houbraken raconte l'accueil quasi triomphal qu'on lui fit en Hollande. Un peu partout les amateurs se disputaient ses dessins. Mais ce fut surtout après sa mort prématurée, qu'il a joui d'une très grande vogue.

À Toulouse, au dire de Mariette qui dressa en 1741 le catalogue de son cabinet, le célèbre collectionneur M. de Crozat réunit presque la totalité des œuvres de La Fage. Il avait en effet acquis tout ce qu'avaient de lui soit ses héritiers, soit ses protecteurs comme Claude de Bourdaloue, frère du célèbre prédicateur; Van der Bruggen, l'éditeur d'estampes; Jean de Dieu, d'Arles; Garnier, le sculpteur, etc. À Aix, le président Boyer d'Aguilles avait réuni égale-

ment un certain nombre de dessins de La Fage (1). Ceux-ci furent exécutés sans doute lors du séjour que notre artiste fit en Provence à l'aller ou au retour d'un de ses voyages à Rome. Très artiste et protecteur des arts selon la mode des parlementaires de ce temps, Boyer d'Aguilles s'intéressa à notre compatriote et le fit travailler. Si bizarre que puisse paraître une collaboration entre ce grave magistrat et ce bohème, on prétend qu'elle eut lieu, une fois tout au moins. On lit dans la préface du grand recueil en deux volumes consacré à la description de la collection de Boyer d'Aguilles, à propos de *l'Adoration des Rois Mages* gravée par Coelemans, cette phrase curieuse : « La composition de ce sujet, sans sortir des règles de la convenance est tout à fait pittoresque, et si elle est de l'invention de M. d'Aguilles, comme il y a tout lieu de le présumer, a-t-on eu le tort d'annoncer ce connaisseur comme un homme qui était plus qu'initié dans la peinture et qui était en état d'en donner des leçons. »

C'est sans doute pour se dédommager de la contrainte que lui imposait la fréquentation du président, que La Fage donna libre cours à sa malice en caricaturant quelques artistes d'Aix. Dupuy-Dugrez dit qu' « il avait l'esprit malin contre ceux dont il avait reçu quelque injure. » Ayant eu sans doute à se plaindre de J.-B.

(1) voir le catalogue qui en a été publié en deux grands volumes in folio sous le titre : « Recueil d'estampes, d'après les tableaux des peintres les plus célèbres d'Italie des Pays-Bas et de France, qui sont à Aix dans le cabinet de M. Boyer d'Aguilles, Procureur général du Roy au Parlement de Provence, gravées par Jacques Coelemans, d'Anvers par les soins et sous la direction de Monsieur Jean Batiste Boyer d'Aguilles, Conseiller au même Parlement, avec une description de chaque tableau et le caractère de chaque peintre. A Paris, chez Pierre Jean Mariette, rue St-Jacques, aux colonnes d'Hercule. 1744—

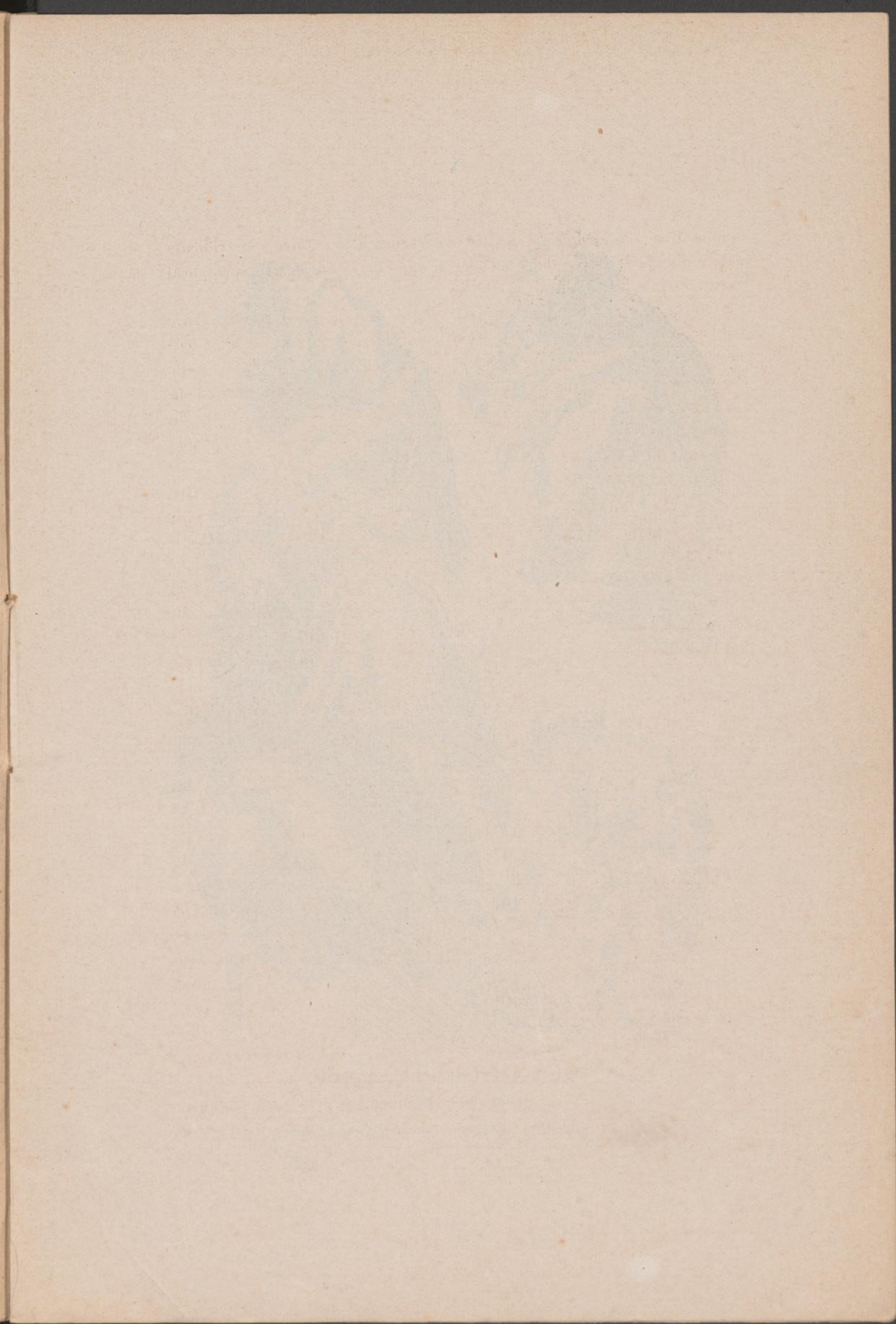
La Collection Boyer d'Aguilles comprenait treize dessins de La Fage parmi les plus importants. Ils furent gravés dans les premières années du VIII^e siècle, par Jacques Coelemans d'Anvers, disciple de Vermeulen qui allant en Italie s'arrêta à Aix où M. Boyer d'Aguilles le retint, pour graver sa collection, ce qui fut son œuvre la plus importante et la meilleure. Il mourut à Aix en 1731 âgé de soixante-dix ans.

La plupart de ces dessins de La Fage ont été également gravés par de la Haye et Le Charpentier.

de la Roze, dît Rozet, le maître de Vernet, il le tourna en ridicule avec quelques autres dans un dessin que grava un artiste provençal assez estimé, H. Cousin.

On peut dire qu'il n'y eut pas durant tout le dix-huitième siècle de cabinet d'amateur qui ne s'enorgueillit de posséder quelque œuvre de La Fage. Le catalogue de Crozat mentionne 304 dessins de notre artiste. Nous pouvons suivre la destinée de quelques-uns d'entre eux et d'autres aussi dans les catalogues des grandes ventes du temps, où ces dessins obtiennent des prix élevés pour l'époque. (Ventes de la Lorangère, 1744; de Ranc, de Bouchardon, 1762; de Paignon d'Ijonval, de Julienne, 1767; de Baudoin, 1770; de Huguiet, 1772; de Chevigné, 1773; de Maurice, de Mariette, 1775; de d'Hubert, 1779; et enfin de Silvestre, 1810.) Nous voyons figurer à la vente de celui-ci, qui fut le dernier maître à dessiner des enfants de France, les dix dessins de l'histoire de Toulouse et quelques-unes des rares pages d'études provenant de la vente Crozat.

A partir de cette époque l'étoile de La Fage pâlit, sa gloire subit une éclipse. Ses dessins ne font plus prime dans les ventes publiques, on n'en voit plus. On en parle moins. Aux éloges dithyrambiques de Van der Bruggen, de Mariette, de Florent le Comte, d'Hoboken, de Dupuy-Dugrez, succèdent des réserves, des critiques, et même ce qui est pire : le silence. Charles Blanc cependant lui rend justice et le Marquis de Chennevières-Pointel lui consacre dans ses *Recherches sur la vie et les œuvres de quelques peintres provinciaux*, l'étude la plus documentée et la meilleure qui existe, quoique la moins connue. Mais d'aucuns lui reprochent sa facilité et M. de Reiset est très dur pour lui. Dans sa *Notice des dessins du Musée du Louvre* (1869) il s'exprime ainsi : « Les curieux se disputèrent
« ses dessins et ses moindres *griffonnements*. Crozat les aimait avec
« fureur... Ne voyait-il donc pas à quel point le feu en était facile et l'inspiration monotone... avec le temps, la grande réputation du brillant dessinateur commença à s'amoinrir... Nous avouons en terminant que nous ne saurions partager la prédiction des contemporains de La Fage pour ses dessins faits au premier coup.
« Nous n'y voyons que le dévergondage d'une main superficielle... »
Ce qui est malheureux c'est que M. de Reiset était conservateur des dessins au Louvre et son dédain des œuvres de notre artiste

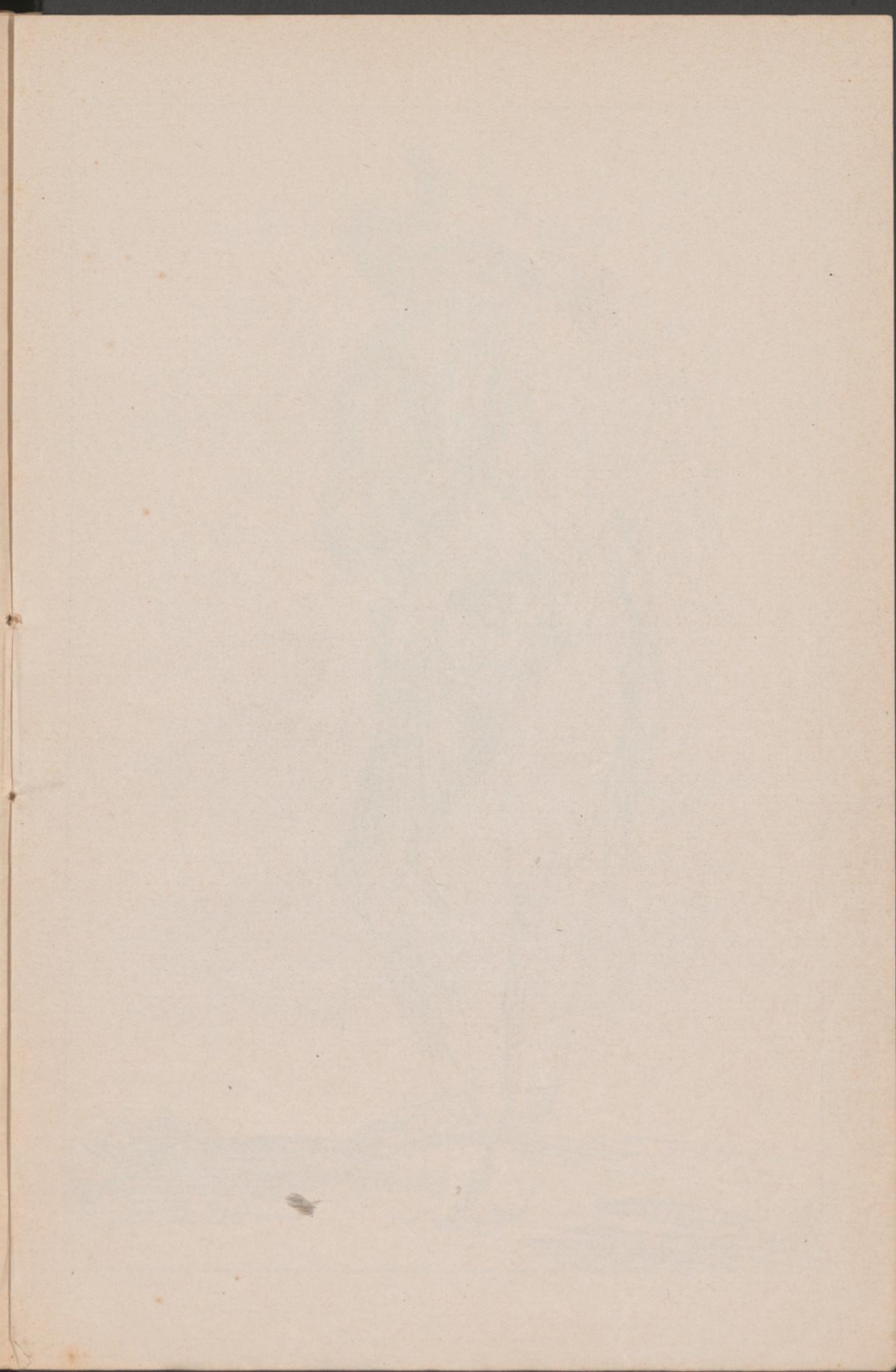




PAGE D'ÉTUDES DE LA FAGE

(Collection Bégouen.)

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du Midi*, n° 46.)



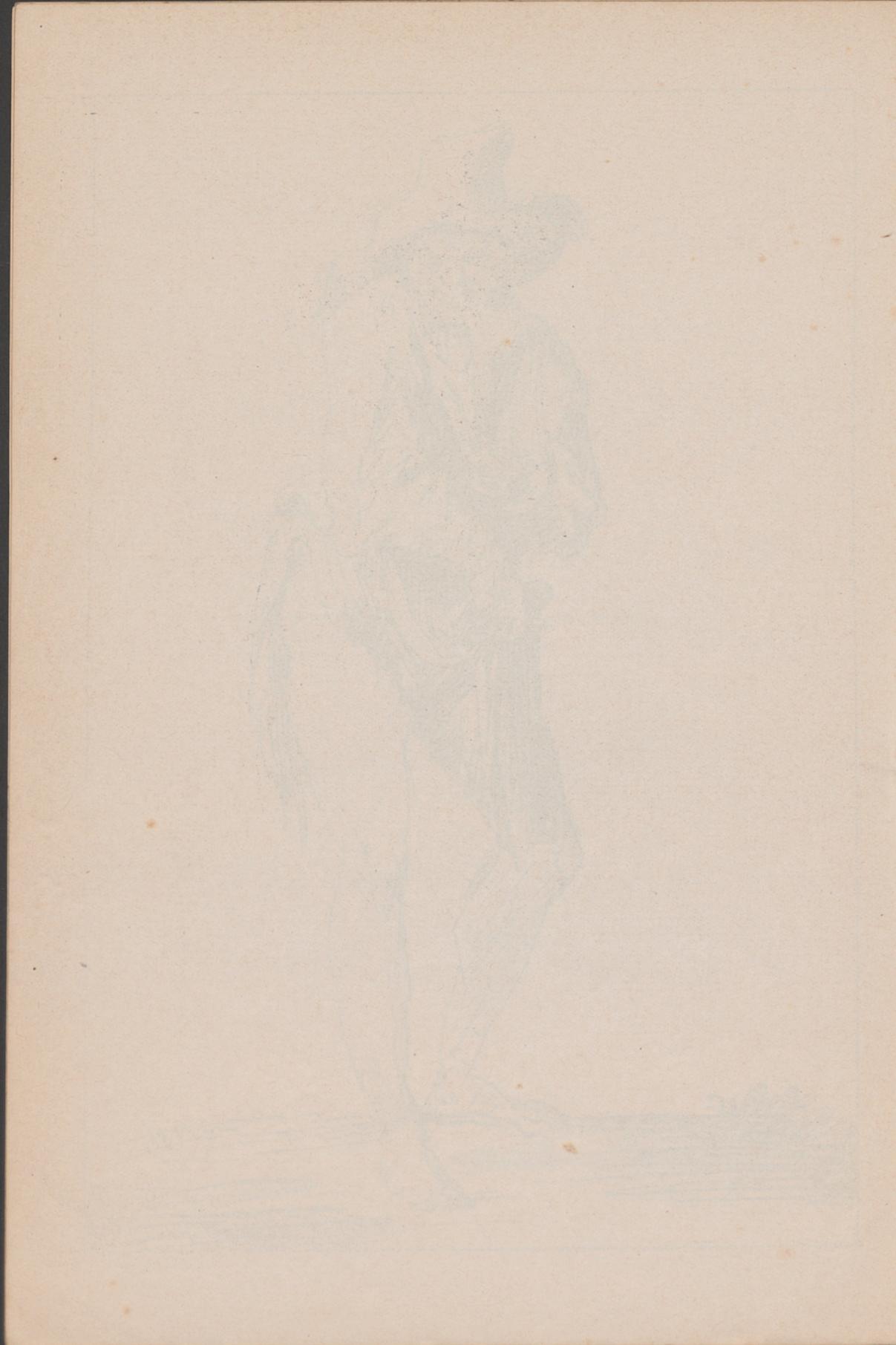
CARICATURE DE LA FAGE

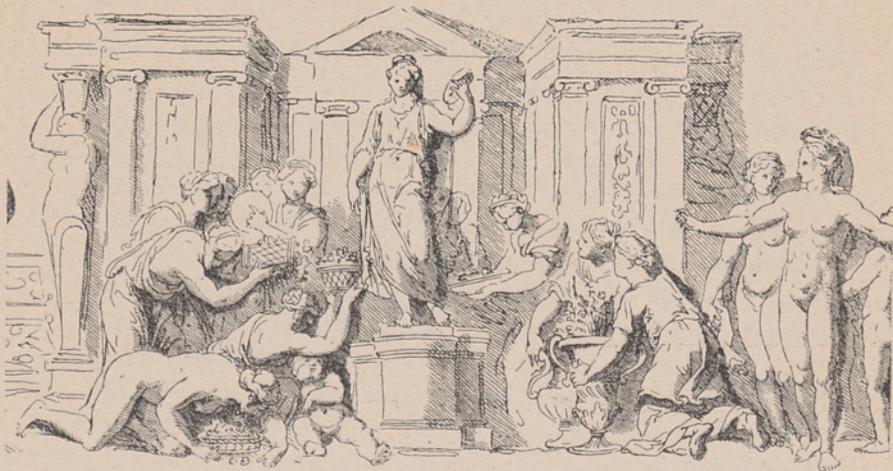
Par LUI-MÊME

Eau-forte d'après le dessin de la collection Richardson.

(Collection Regraffe.)



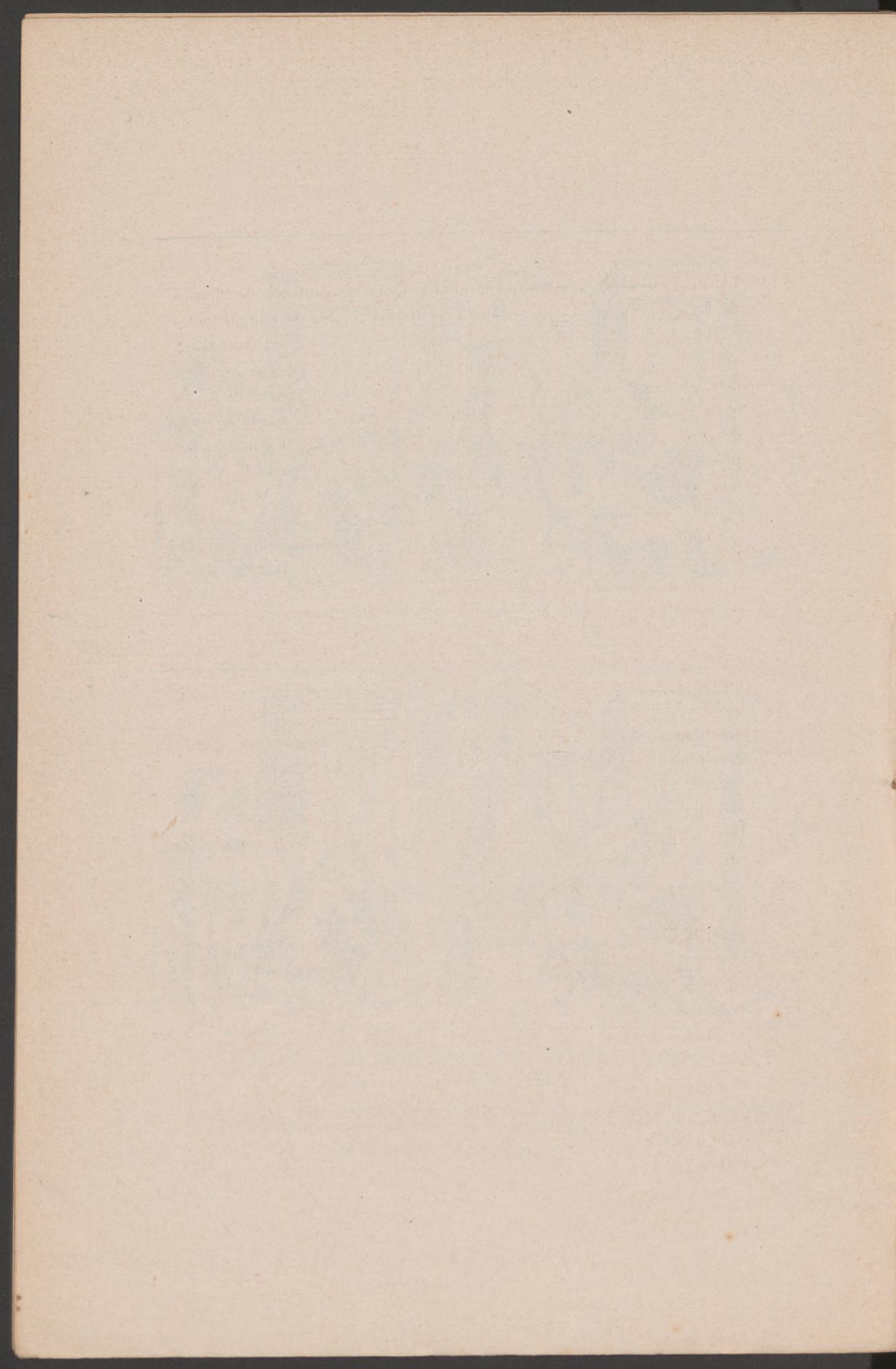




DEUX INTERPRÉTATIONS D'UNE FRISE DE LA PAGE
PAR VERMEULEN ET GÉRARD AUDRAN

A remarquer que G. Audran a voilé la nudité de certaines figures que Vermeulen a laissées nues conformément au dessin original conservé au Musée de Longchamps à Marseille.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du Midi*, n° 46.)



l'amena en 1873 à refuser un album d'une soixantaine de dessins de La Fage qu'on offrait au Musée pour une somme peu importante.

Mais si injustifiées que fussent ces critiques, il n'en est pas moins vrai qu'à la fin du dix-neuvième siècle l'œuvre de La Fage oubliée était devenue presque inconnue. Dans le Midi en particulier, on avait peu d'œuvres de lui. On répétait son nom, en quelque sorte de confiance, sans pouvoir appuyer sa réputation sur des documents précis. Cependant le patriotisme local s'éveilla un peu. Un amateur éclairé de l'Isle-d'Albi lui consacra un véritable Musée dans sa ville natale.

Depuis plus de vingt ans, en effet, avec un zèle et une compétence rares, M. Arvengas s'est consacré à l'œuvre de La Fage, il a réuni une admirable collection de dessins et de gravures de ce maître.

Cabié, pour le faire connaître, reproduisit des fragments de quelques-unes de ses gravures en donnant en guise de préface les principales notices consacrées à La Fage. Par un oubli inconcevable la belle étude de M. de Chennevières n'est même pas mentionnée dans la bibliographie. Mais ces reproductions lithographiques ne pouvaient donner qu'une idée bien imparfaite de l'œuvre du maître. Même les gravures faites cependant par des artistes comme Vermeulen, Ertinger, Audran, Simonneau, de la Haye, Cousin, etc., ne valent pas soit ses pointes originales, soit surtout ses dessins.

Ceux-ci, nous l'avons déjà dit, sont très nombreux et dispersés un peu partout. « Quant au catalogue de l'œuvre dessinée de Raimont La Fage, il n'y faut point songer, dit Chennevières. » Le Louvre en possède 70 d'authentiques et quelques autres qui lui sont attribués (1). Nous avons déjà parlé des 9 dessins de l'histoire de Toulouse achetés par la ville en 1865 pour 250 francs et qui sont au Musée ainsi qu'un dessin à la plume représentant *Jésus guérissant les pestiférés*, don du Docteur Bégué. La Faculté de Médecine de Montpellier possède dans sa collection Atger une feuille de la grande composition de la *Chute des Anges rebelles* « qui, dit Mariette, fit regarder dans Rome La Fage comme un Michel Ange. » Les six autres feuilles sont au Louvre. Le Musée de Montpellier possède

également six dessins de La Fage. On en retrouve encore dans les Musées de Marseille, d'Aix, etc. Enfin quelques collections particulières en renferment également, mais il est difficile de les connaître.

J'ai vu naguère chez M. Arabet, à Toulouse, l'original de *Josué arrêtant le soleil* qui fit partie de la collection Boyer d'Aguilles et fut gravé par Coelemans et Ch. de la Haye. Mme veuve Bessan et M. Rodière possèdent également des œuvres originales de La Fage.

Nous devons une mention spéciale à M. Regraffe qui, en plus de l'amusante caricature de La Fage, possède dans sa riche collection un dessin de La Fage sur velin. Mariette nous dit dans son *Abecedario* que lors d'un de ses séjours à Paris, La Fage étant dans la gêne « fut obligé, pour avoir plus de travail, à faire des dessins très fins sur velin, le travail à la plume et les ombres lavées à l'encre de Chine ». Mariette n'aimait point « cette manière qui contraignait son génie », tandis qu'au contraire M. de Reiset la préférait aux autres dessins de La Fage. Ces œuvres sur parchemin sont fort rares, et quoique finie comme une miniature, la scène, dont le sujet nous échappe, que possède M. Regraffe, est une très belle pièce vraiment digne du maître.

Enfin j'ai eu la bonne fortune en quinze ans de recherches de faire entrer dans ma collection sept dessins de La Fage. Ce sont d'abord deux frises, rehaussées d'encre de Chine, sur huit que comporte le triomphe de Bacchus. Elles ont été gravées par François Ertinger pour le compte de Van den Bruggen. Ces huit dessins, après avoir été achetés 100 livres 1 sol par Mariette à la vente Crozat, ont été payés à la sienne 405 livres 19 sols, après quoi nous perdons leurs traces, 0,46 × 0,15.

Le piscine probatique, dessin à la plume, provenant du cabinet Ranc (très abimé par l'humidité), 0,27 × 0,32.

Une double frise représentant la mort d'Orphée et Silène et Midas, 0,29 × 0,85.

Un triomphe d'Amphitrite, plume rehaussé d'encre de Chine.

La manne dans le désert, petit dessin à la plume, 0,28 × 0,135.

Un feuillet d'études (draperies et têtes de vieillards), on y retrouve les mêmes modèles que dans une autre page d'études qui est au Louvre et qui provient probablement de la collection Crozat, 0,32 × 0,20.

Quant à son œuvre gravée, Mariette en avait rassemblé 145 pièces. Il semble que ce soit ce recueil qui, vendu 80 livres à la vente de cet amateur et critique d'art, est maintenant au cabinet des estampes, à la Bibliothèque nationale, à Paris. Je ne crois pas d'ailleurs que ce recueil renferme l'œuvre complète de La Fage, dont je connais maintenant près de 200 gravures d'auteurs divers.

Je vais donner ci-après un aperçu sommaire des principales. Il convient d'indiquer tout d'abord le grand album portant le titre gravé : *Recueil des meilleurs desseins (sic) de Raimond La Fage, gravé par cinq des plus habiles graveurs et mis en lumière par les soins de Van den Bruggen*. Il y en eût deux tirages, le premier porte l'indication : *Se vend chez Jean Van der Bruggen, marchand et graveur à Paris, rue Saint-Jacques, au grand magasin d'images. Avec privilège du Roy, 1689*. Le second a été fait pour Gérard Walk, à Amsterdam, et porte la mention : *Se vend chez Gérard Walk, marchand et graveur à Amsterdam, sur le Dam, au chien veillant, avec privilège de Nos Seigneurs, les Etats de Hollande et de West Frise* (sans date). Sur les planches, l'adresse de Paris a été grattée et remplacée par celle d'Amsterdam, cette substitution est visible sur un certain nombre de gravures. La disposition n'en est pas toujours la même, c'est ainsi que les triomphes des déesses sont placées deux par deux dans le sens de la longueur dans le tirage de Paris, et elles sont quatre à la page dans le sens de la largeur dans le tirage d'Amsterdam. On en trouve également avec la mention : *Se vend à Paris, chez Ertinger, rue Saint-Jacques, à l'enseigne de Saint-Vincent*.

Quant à la composition des albums, elle est très variable; j'en ai examiné une demi-douzaine et je n'en ai pas trouvé deux de semblables. Voici cependant ce qui en forme l'essentiel :

1^o Un grand frontispice avec le portrait de Bertin dans une allégorie. Dans le coin du bas, à gauche : *Gravé par Gerard Edelink d'après le dessin original de Coypel le fils*. La dédicace porte les armoiries de Bertin avec le texte suivant, dont on remarquera la rédaction bizarre :

« *Illustrissimo Domino Domino Petro Vincentio Bertin Regia Secretis et Consoliis Galliarum Cancellariae OErario generali, bonarum artium fautori, ac Cultori sagassissimo.* »

2° Le titre gravé, dont nous avons indiqué les variantes comme nom d'éditeur;

3° Une épître dédicatoire de Van der Bruggen, à Bertin, dans laquelle il rappelle la générosité de Bertin et la part que celui-ci a prise dans la publication de ce recueil : « *Vous y avez contribué de vos avis et de vos secours.* »

4° Un « *Discours sur les œuvres de La Fage* », par Van der Bruggen; trois pages sur deux colonnes, en écriture anglaise gravée, comme le numéro précédent. C'est cette étude qui a servi de base à tout ce qui a été écrit depuis sur La Fage;

5° Un portrait de Van der Bruggen, gravé par lui-même à la manière noire, d'après un très beau portrait de Largillière. Il porte en exergue : Jean Van der Bruggen, graveur, âgé de 40 ans, natif de Bruxelles, 1689.

Au-dessous de ce portrait se trouvent les vers suivants :

Ce juste admirateur des dessins de La Fage

Nous en présente un assemblage

Où tout est d'un mérite au-dessus du commun.

Il veut que son héros devienne aussi le nôtre,

Et que l'on doive aux soins de l'un

Le fruit des ouvrages de l'autre.

Ces vers sont de La Fontaine. J'ai raconté ailleurs (Société Archéologique du Midi de la France (séance du 3 fév. 1920), Bulletin, Tome 46, p. 204) les variantes qu'ils ont subies, depuis le moment où simple quatrain, ils devaient orner le portrait de Bertin jusqu'à celui où on les grava définitivement sous celui de Van der Bruggen;

6° Le portrait de La Fage, gravé par Cornelius Vermeulen, avec la légende : « *Effigies Raymundi La Fage, Galli delincatoris celeberrimi defuncti Anno MDCLXXXIV, aetatis XXVIII.* » L'artiste s'est représenté tout nu, couronné de pampres, entouré de satyres et de nymphes. Il s'appuie sur un torse antique de la main gauche, et tient un crayon de la main droite. Ce portrait paraît

flatté, car il est assez différent de celui que Ertinger a gravé pour le recueil de Langlois, et surtout du dessin actuellement au Louvre et qui a été reproduit par C. de la Haye. La figure y est autrement tourmentée, les pommettes saillantes, le nez cassé et camus, les lèvres épaisses et sensuelles, toutes choses que nous retrouvons dans certains coins de croquis où La Fage se plaisait à reproduire son image en quelques traits rapides, et où il nous paraît laid et commun;

C'est ainsi d'ailleurs qu'il se montre dans une caricature quelque peu cynique qu'il a faite de lui-même. L'artiste abandonnant tous les attributs de son état pour ne rappeler que ses penchants, s'est dessiné approchant de ses livres un grand verre de vin, qu'il semble humer avec délices, les yeux allumés, la langue gourmande. Un amateur toulousain, M. Regraffe, a la bonne fortune de posséder un exemplaire de cette pièce fort rare que je n'ai vue signalée nulle part, et qu'il a bien voulu nous autoriser à reproduire en tête de cette brochure.

7° Viennent ensuite dans un ordre variable selon les exemplaires: « La Chute des Anges », « Le Déluge », « Le Passage de la Mer Rouge », « Josué arrêtant le Soleil », « La série de Moïse » (serpent d'airain, vocation, etc.), « La Peste des Philistins », « Les Frises d'Amours », « Les Triomphes des Déeses », « Le Triomphe de Bacchus », « Les Sept Bacchanales », etc.

Il y a lieu de remarquer que cet ordre est à peu de choses près celui que donne Cabié, dans la description de son album de 38 planches (Edition Walck), et qu'il dit numérotées. Ce numérotage des planches manque dans beaucoup de recueils. On le retrouve, presque identique, dans l'édition de J. Yntema.

Il existe une autre édition hollandaise, dont je n'ai vu jusqu'ici qu'un seul exemplaire appartenant à M. de Sevin. Il est en flamand. En voici le titre : « *Verzameling van Prentkoust, naar zestig der beste Tekeningen, van Raimond La Fage, gesneden door Raimond La Fage, Cornelis Vermeulen, G. Audran, F. Ertinger en C. Simonneau en in 't Licht gegeven door J. Van der Bruggen, Plaaisnyder te Parys, MDCLXXIX. — Te Amsterdam, By J. Yntema,* sans date, le bas du titre est coupé. Suit une préface signée : Cornelis Ploos van Amstel, puis vient une superbe épreuve avant toute

lettre du portrait de Bertin.

La dédicace à Bertin, ainsi que la notice sur La Fage, de Van der Bruggen, sont reproduites en traduction hollandaise.

Cet album contient 38 planches, dont la plupart sont numérotées avec un petit chiffre placé dans le coin de gauche. Beaucoup d'entre elles portent la mention : *A Amsterdam, chez Gérard Walck, avec Privilège* (sic). Cependant il s'agit d'un album bien postérieur à l'édition de Walck puisque la planche 4 du recueil qui représente une mêlée dans un combat est signée dans le coin de droite sur un bouclier « *fait à Paris, 1709* ».

Mariette nous apprend que cette scène de bataille a été gravée en 1709 par Ferdinand de la Nonce, né à Munich d'un peintre lyonnais.

Cet album renferme la plupart des gravures indiquées plus haut, et quelques nouvelles, gravées surtout par Ertinger, et ce ne sont pas les meilleures.

Un autre recueil de gravures a pour titre : « *Divers sujets tirés de l'histoire de Toulouse, représentés en desseins* (sic) *par Raimond La Fage et gravés par François Ertinger. — A Paris, chez Nicolas Langlois, rue Saint-Jacques-à-la-Victoire, avec privilège du Roy pour vingt ans* (sans date).

Ce titre est gravé par Berey, dont le nom se trouve dans le coin de droite. L'avis suivant est inséré entre le titre et l'adresse de l'éditeur : « On a assez parlé du mérite de La Fage, dans un discours imprimé à la teste d'un recueil d'estampes gravées sur ces dessins, sans qu'il soit besoin en cette occasion de s'étendre davantage sur son sujet. On a seulement jugé à propos pour confirmer plus authentiquement ce qu'on y a avancé de ses rares qualités, de mettre en lumière les dix pièces suivantes, dont les sujets, qui sont tirez de l'histoire de Toulouse, écrite par le célèbre Monsieur de la Faille, ont été exécutés en desseins par notre auteur pour satisfaire aux instances que Messieurs les Capitouls de la ville de Toulouse, lui en firent en 1683. Ceux donc qui voudront sçavoir des particularitez de cet auteur, auront recours à l'écrit que nous venons de citer, qui a été imprimé à Paris, dont les planches sont à présent en Hollande. Et les exemplaires se trouvent avec le présent recueil. »

Cet avis est plein de renseignements précieux pour nous. Quant aux dessins eux-mêmes; il nous parle de la commande des Capitouls, et au point de vue bibliographique, il nous fait connaître que Gérard Walck avait emporté en Hollande les planches qu'avait fait graver Van der Bruggen, et que Langlois ayant pris la suite de ce dernier à Paris, non seulement continuait comme lui, grâce aux subventions de Crozat à soutenir la gloire de La Fage, en éditant ce nouvel album, mais encore en vendant les planches qu'avait fait imprimer Bertin. Cela explique que ces deux recueils se trouvent souvent reliés ensemble.

Cet album se compose, après le titre, d'un portrait de La Fage par lui-même, au milieu d'allégories rappelant le dessin, le travail, mais aussi le vin et la débauche, puis des dix planches dont nous avons déjà parlé.

J'ai eu l'occasion de dire en passant que La Fage avait parfois pris lui-même le burin, il va sans dire que ces pièces sont particulièrement intéressantes et recherchées. Robert Dumesnil, dans son ouvrage : *Le peintre graveur français*, Paris, 1836, Tome II, p. 147 et suiv., en cite un certain nombre disant qu'elles « *sont si rares que la plupart manquent dans les collections les plus riches.* » Il semble que ce soit surtout à Rome que La Fage se soit servi de « *sa pointe aussi légère et badine que l'étaient sa plume et son crayon* », car presque toutes ses gravures originales sont datées de cette ville. Citons « *Les Sept Bacchantes* », qu'a reproduites plus tard en contre-partie François Ertinger : les 31 pièces que d'après Mariette, dans son *Abecedario* (Tome III, p. 39), La Fage aurait « *dessinées et gravées à Rome, d'où les planches ont été transportées à Augsbourg; elles s'y vendent chez Jeremie Wolff.* » Ces gravures sont dans le recueil factice du cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. Elles sont de tailles diverses, la plupart représentent des scènes de la Genèse, faites d'un simple trait, sans ombres.

Robert Dumesnil cite encore « *La Vierge au Berceau* » et « *La Vierge au linge* », « *Le Paysan semant* », « *La Femme de Candaule* », etc., etc..

Je serais assez tenté de considérer comme gravures originales de La Fage d'autres planches, telles que la grande représentant « *Le*

Triomphe de Bacchus », et certaines frises antiques qui font partie du recueil de Van der Bruggen et ne portant pas de nom de graveur. Elles sont bien de sa manière, il y a lieu, en outre, de remarquer que le titre nous annonce que les planches sont dues à *cinq des plus habiles graveurs*, sans les nommer, et que les autres planches, à l'exception de celles-ci sont signées et ne nous donnent que quatre noms. De plus, l'édition hollandaise de J. Yntema, porte le nom de ces cinq graveurs : R. La Fage, Vermeulen, Gérard Audran, Ertinger, Simonneau (1).

En dehors de ces recueils on rencontre souvent des gravures de La Fage, soient qu'elles aient été détachées de ces albums, soit qu'elles aient fait l'objet d'éditions spéciales. Dans cette course rapide à travers l'œuvre de La Fage je n'ai pas la prétention de dresser un catalogue de ces gravures, je crois intéressant cependant de signaler en terminant quelques pièces curieuses à des titres divers, telle par exemple, la belle et grande planche des « Noces de Cana », œuvre de F. Ertinger en 1689, mesurant 0^m80 sur 0^m76, remarquable par sa taille.

« Le Serpent d'airain » qui a été gravé par le même en 1683 a tenté, en 1729, le burin d'un de nos compatriotes qui l'a reproduit en contre-partie. Cette pièce est intéressante au point de vue local. Dans la marge du bas se trouve un écusson ovale avec couronne de comte et deux lions comme supports. Les armoiries sont d'argent au lion de sable couronné de même. Comme légende la dédicace suivante : « *Domino Guillelmo Pujol, avunculo suo dilectissimo, faciebat Claudius Daniel Laurens, ann. 1729.* », et dans un coin : « *A Toulouse, chez L. Baour.* »

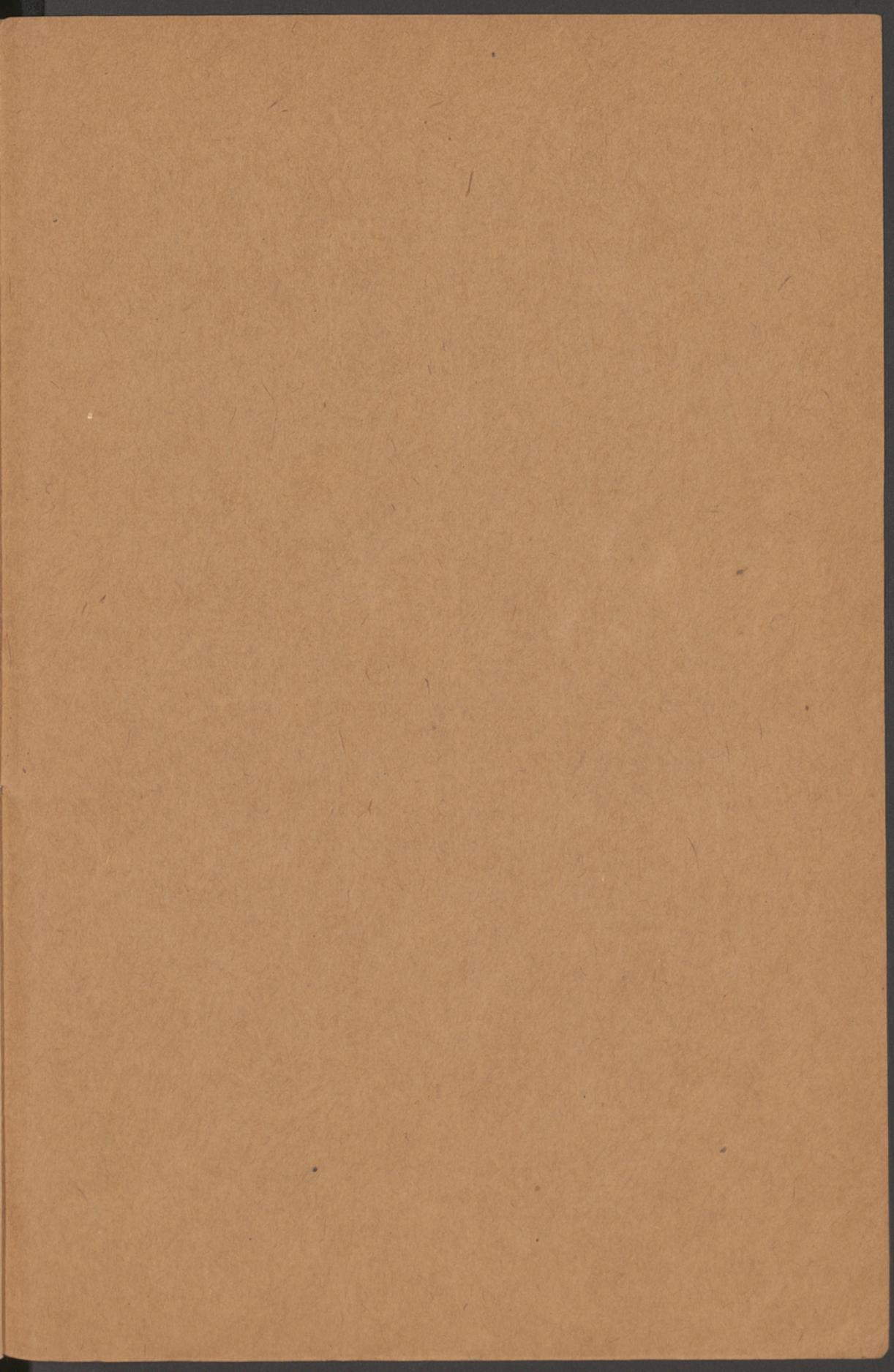
(1) *Mariette juge avec beaucoup de goût et de justesse les différentes manières dont les graveurs ont interprété les œuvres de La Fage. Nous croyons intéressant de reproduire ces appréciations, conformes aux nôtres.*

« Ce qui a été exécuté par Ertinger est une copie très fidèle des dessins de l'auteur, Vermeulen a aussi parfaitement réussi dans le peu qu'il a gravé. Pour M. Audran, quoique ce qu'il ait fait soit très bien dessiné il n'est pas si satisfaisant que les ouvrages des deux graveurs précédents, car il n'a pas tout à fait rendu la manière de La Fage; il n'a pu s'empêcher d'y mettre la sienne. Ce qu'a gravé Simonneau est lourd et encore moins dans la manière de La Fage que ce qu'a fait M. Audran.

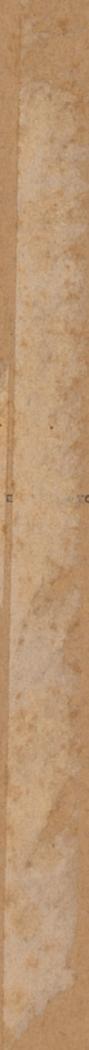
L'Exposition des dessins et gravures de Raymond La Fage au musée des Toulousains de Toulouse le 26 Avril 1925 a été organisée avec le concours d'amateurs qui ont bien voulu prêter diverses pièces de leurs collections. La Société est heureuse de leur en exprimer sa gratitude. Nous publions ci-dessous leurs noms :

- M^{me} Bessan
- M^{me} Cosmuel
- M. Arvengas à Lisle sur Tarn
- M. Henri Bégouen
- M. Alexandre Biscons
- M. J.-R. de Brousse
- M. Paul Mesplé
- M. James Regraffe
- M. Alphonse Rodière
- M. de Jean Sevin

IMP. LA GUTENBERG. TOULOUSE



TOULOUSE
1870



TOULOUSE